



Exposition : Giacometti fait bouger les statues

La fondation consacrée à l'artiste étudie la genèse de son œuvre la plus célèbre, « Homme qui marche ». Homme qui marche est l'une des œuvres les plus célèbres d'Alberto Giacometti, à tel point que l'une des trois versions de la figure, Homme qui marche I, a orné les billets de 100 francs suisses. On ne compte pas les reproductions, reprises et détournements de l'œuvre. Elle forme avec la Grande femme debout le couple fétiche de la sculpture du XX^e siècle, depuis qu'ils ont été exposés ensemble à la Biennale de Venise en 1962, puis dans la plupart des rétrospectives de l'artiste. On le voit posant en leur compagnie sur la terrasse de la Fondation Maeght en 1964, deux ans avant sa mort.

Entre autres effets, cette gloire tend à concentrer les regards sur cette période de son travail aux dépens de ses expériences de l'entre-deux-guerres, qui ne sont pas moins remarquables. Elle éblouit aussi, et l'on oublie de se demander comment elle est née et, si l'on peut dire, de quels parents.

L'exposition présentée à la **Fondation Giacometti**, consacrée à cette œuvre-phare, apporte sur ces points de nombreux éléments. L'étape finale y occupe moins de place que ce qui a précédé. Et la présentation délibérément non spectaculaire des trois versions, l'une en bronze et les deux autres en plâtre, offre l'occasion de les comparer et, grâce à ces comparaisons, de suivre de près le travail de Giacometti.

Aussi, on conseillerait de ne pas s'arrêter d'abord sur les plâtres qui sont montrés dans la reconstitution de l'atelier, à l'entrée de la fondation, mais d'y revenir pour conclure le parcours, avec, à l'esprit, ce qui a précédé. Ainsi, le processus créateur apparaît-il plus complètement.

Faire ressentir le mouvement

Point de départ : la banalité du sujet. L'histoire de la sculpture est peuplée de figures en marche, bas-relief et ronde-bosse. Mésopotamie, Egypte, Grèce, Rome... Et ainsi de suite jusqu'au début du XX^e siècle et l'obsession futuriste pour la représentation du mouvement, dont témoigne le bronze d'Umberto Boccioni Formes uniques de la continuité dans l'espace

Une décennie plus tôt, Rodin a dressé son Homme qui marche . Reproduit dans l'ouvrage de Rainer Maria Rilke sur Rodin paru en 1920, il est redessiné au crayon dans le livre par Giacometti, qui ajoute les deux bras et la tête qui manquent au Rodin. Pourquoi les a-t-il omis ? Vraisemblablement parce que, de la sorte, le regard ne se porte que sur la tension des muscles des membres inférieurs et l'inclinaison du torse vers l'avant.

« Un pied est relevé, le talon en l'air, pour accentuer le dynamisme grâce à cette suggestion de déséquilibre »

Ainsi Rodin cherche-t-il à son tour à résoudre la question impossible : comment faire ressentir le mouvement à travers une œuvre immobile ?

Ce problème, Giacometti ne l'esquive pas. Après quelques brefs essais dans les années 1930, il s'y confronte sérieusement après la guerre et ne le lâche plus ensuite. Dès les différentes versions de La Nuit , en 1946 et 1947, les deux idées principales sont en place. La plus visible est qu'il faut alléger la représentation du corps pour ne conserver que les signes du déplacement. Deux obliques dessinent les jambes, la droite en avant, la gauche en arrière ou inversement. Un pied est relevé, le talon en l'air, pour accentuer le dynamisme grâce à cette suggestion de déséquilibre. Une droite légèrement courbée vers l'avant fait office de torse et de cou, au bout duquel est plantée une petite masse oblongue, la tête. Les bras sont soit absents – solution Rodin –, soit pliés aux coudes, les mains tournées vers l'avant, dans une position peu vraisemblable.

A de faibles variations près, Giacometti demeure attaché à cette formule jusqu'aux trois états d'Homme qui marche . L'allègement est à son comble quand les bras ne sont qu'un fil de fer nu ou à peine enrobé d'un peu de plâtre. Aux sculptures correspondent des dessins au crayon ou au stylo-bille sur des supports variés, du beau papier blanc à la couverture d'un numéro de la NRF et des peintures qui semblent tracées au doigt.

Définir l'espace parcouru

L'autre idée est que, pour indiquer le déplacement, il faut définir l'espace parcouru. La Nuit est une figure féminine qui avance sur une surface étroite et longue, jetée ou passerelle indiquée par un volume évidé. Figurine entre deux maisons (1950) va, comme le titre l'indique, d'une porte à une autre, à l'intérieur d'une boîte de bronze piquée sur quatre pieds étroits. On la voit à travers des vitres.

De même dans les œuvres La Place Trois hommes qui marchent Homme traversant une place par un matin de soleil (1949) et Moi me hâtant dans une rue sous la pluie un plateau rectangulaire fait office de trottoir ou de promenade. Il ne s'agit pas de décrire un paysage urbain, mais d'indiquer clairement la direction de la marche et la distance à parcourir. Concevoir une sculpture sous forme de plateau et d'architecture n'est cependant pas neuf chez lui dans les années 1950. Il l'a osé dans ses années surréalistes et reprend désormais ce principe à des fins réalistes.

Le socle cesse alors d'être le volume sur lequel la figure statique est juchée pour devenir la surface qu'elle traverse plus ou moins vite, plus ou moins penchée. Ce surcroît de représentation se retrouve jusque dans Homme qui marche, sous la forme d'un rectangle irrégulier à la surface accidentée, comme prélevée dans un champ ou un chantier. A en juger d'après le succès ultérieur de l'œuvre, Giacometti a trouvé là une solution efficace à la question du mouvement en sculpture.

« L'Homme qui marche. Une icône du XX^e siècle », **Fondation Giacometti**, 5, rue Victor-Schoelcher, Paris, 14^e. Du mardi au dimanche de 10 heures à 18 heures. Entrée de 3 € à 8,50 €, réservation en ligne obligatoire sur Fondation-giacometti.fr. Jusqu'au 29 novembre.

Philippe Dagen